

# Négociier des identités à Montréal aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.<sup>1</sup>

## Introduction.

*Bettina Bradbury et Tamara Myers*

Traduit de l'anglais par Isabelle Malo<sup>2</sup>

En 1836, un boucher de Montréal dénonçait Adélaïde Saint-André, Henriette Hamelle et Peggy Dollar à la police parce qu'elles sollicitaient régulièrement des hommes sur le chemin Papineau menant à l'extérieur de la ville. Près d'une centaine d'années plus tard, la directrice de la résidence pour étudiantes de l'Université McGill ouvrait un fumoir à leur intention dans l'espoir de les décourager de fumer en public. Ces événements, survenus à un siècle d'intervalle et tirés du premier et du dernier essai de ce recueil, rappellent l'existence d'un lien entre le lieu, l'époque et la construction de l'identité. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les policiers de Montréal accomplissaient leur devoir en « identifiant » et en catégorisant les femmes qui revendiquaient leur place dans la rue; quant à elle, la directrice de la résidence pour étudiantes de l'Université McGill tentait de protéger la respectabilité des jeunes filles issues de l'élite en les tenant, elles et leurs habitudes, loin de la rue.

L'exemple des vagabondes et celui des étudiantes démontrent aussi que les femmes n'ont pas occupé les espaces publics de la même façon que les hommes et soulignent que le genre et la classe ont déterminé, de manière fondamentale, l'accès des femmes aux rues de la ville et à son cadre bâti, et par conséquent, leurs identités. Bien entendu, les espaces urbains ne sont jamais des endroits neutres; les hommes non plus n'ont pas toujours occupé impunément les rues de la ville. En

---

<sup>1</sup> Nous souhaitons remercier le FCAR, maintenant le FQRSC, et le CRSH pour leur appui financier essentiel à notre recherche collective.

<sup>2</sup> Ce texte est une traduction de l'introduction de l'ouvrage *Negotiating Identities in 19th- and 20th-Century Montréal*, sous la direction de Bettina Bradbury et Tamara Myers, Vancouver, UBC Press, 2005, p. 1-21.

effet, la présence d'imposants groupes de soldats, de marins, d'ouvriers ou de chômeurs ainsi que celle d'enfants qui vendaient des journaux, livraient des commandes d'épiceries ou traînaient dans les rues inquiétaient les élites urbaines et les ont incités à réagir. Ces exemples démontrent que l'âge, la classe, la religion, l'ethnicité et la respectabilité ont déterminé ce qui pouvait être fait, à quel endroit et par qui. Les espaces urbains revêtaient des significations qui les rendaient plus accessibles à certaines catégories de citoyens qu'à d'autres. L'aménagement spatial de la vie urbaine engendrait une dynamique de pouvoir à l'avantage des citoyens qui l'avaient créé, et offrait à d'autres des moyens de résistance, de négociation et d'action.

Les élites et les réformateurs montréalais ont façonné la ville en fondant des institutions culturelles comme des clubs, des cimetières, des musées et des espaces urbains tels que des parcs et des quartiers qui reflétaient et perpétuaient leurs identités sociales et ethniques. Ils étaient aussi en mesure de créer une infrastructure juridique et d'embaucher du personnel de régulation afin de contenir la menace que représentaient les contrevenants pour « leur » ville, et de mettre en place des institutions qui excluaient ou permettaient d'exercer un certain pouvoir sur la classe ouvrière, les immigrants et ceux qui pratiquaient une religion autre que la leur. Les citoyens qui n'avaient que peu ou pas de pouvoir économique et social s'accommodaient de ces façons élitistes de concevoir la ville ou les contestaient.

Dans les essais qui composent ce recueil, les auteurs analysent la façon dont se sont formées les identités selon des lieux et des processus particuliers à Montréal, durant les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Outre leur engouement pour l'histoire de Montréal et des institutions montréalaises, les auteurs partagent trois intérêts qui s'entrelacent. Le premier est celui qu'ils portent à la manière dont les identités de genre, de classe, de religion, d'âge ou de nationalité ont été négociées et vécues à Montréal entre 1800 et les années 1950. En parcourant ces essais, le lecteur rencontrera des vagabondes, des marins du port, des hommes au chômage durant la Grande Dépression, des familles prestigieuses, des veuves, des jeunes gens, des

étudiants, des commerçants, des fumeuses aussi bien que des intervenants correctionnels et sociaux, des notaires et des autorités scolaires. En histoire du Québec, l'accent est habituellement mis sur l'étude des francophones et des catholiques; afin de rétablir un certain équilibre, les auteurs s'intéressent aussi largement aux Écossais, aux Anglais, aux Irlandais et aux Juifs, qui seront plus tard regroupés sous l'étiquette d'« anglophones<sup>3</sup> ». Le deuxième intérêt qui réunit les auteurs est que les lieux, les institutions et les processus qu'ils étudient se situent entre le monde de la politique strictement défini et la vie privée, quand ils n'englobent pas les deux à la fois. Pour cette raison, nous avons choisi de les nommer espaces intermédiaires. Les lieux traversés dans ces essais comprennent les rues, les foyers pour vagabonds et gens de passage, les cimetières, les bureaux de notaires, les salles d'audience, les institutions de charité et de régulation, les petits commerces familiaux, les collèges, les universités et la presse populaire. Finalement, les auteurs veulent voir comment ces lieux ont pu s'avérer des espaces où l'on pouvait être libre, s'exprimer et affirmer des revendications citoyennes, mais aussi des endroits de régulation sociale et morale marqués par des rapports de pouvoir inégaux.

Ce recueil présente diverses perspectives sur la fluidité des frontières entre les sphères publique et privée, sur les dynamiques conduisant à la formation des identités et sur les formes de régulation et de résistance. Nous avons regroupé les onze études empiriques qui le composent et qui traitent des rapports entre le lieu, l'identité, la capacité d'agir et la régulation, sous quatre thèmes: le vagabondage; la mort, le rituel funéraire et le veuvage; la jeunesse et l'identité; la vente et la

---

<sup>3</sup> Les deux plus grandes synthèses en histoire du Québec mettent presque exclusivement l'accent sur les contributions des historiens francophones et débattent de questions historiographiques concernant majoritairement l'histoire des Québécois francophones. Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920: la Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978; Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, Sillery, Septentrion, 1998. Par ailleurs, voir par exemple: Sherry Olson et Patricia Thornton, « Familles montréalaises du XIX<sup>e</sup> siècle : trois cultures, trois trajectoires », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 21, n<sup>o</sup> 2, automne 1992, p. 51-75; Ronald Rudin, *Histoire du Québec anglophone (1759-1980)*, trad. Robert Paré, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986; Paul-André Linteau, « La montée du cosmopolitisme montréalais », *Questions de culture*, n<sup>o</sup> 2, 1982, p. 23-54.

consommation. Nous espérons que le contenu de ces essais intéressera ceux et celles qui s'interrogent sur la signification changeante du public et du privé à travers le temps, sur la formation identitaire, sur le droit et la régulation morale. Nous souhaitons aussi que ce collectif puisse interpeller les lecteurs et lectrices intéressés par l'histoire des femmes, du genre, de la famille, de la jeunesse, de la mort, de la consommation et des villes, ainsi que ceux et celles qui s'intéressent particulièrement à l'histoire de Montréal et de ses habitants.

Chacun des chapitres de ce livre représente une partie de projets de recherche plus vastes qui intéressent le Groupe d'histoire de Montréal. Depuis plus de vingt ans, les intérêts de recherche du groupe et ceux de son prédécesseur se sont concentrés sur la transition vers le capitalisme industriel à Montréal, sur des questions liées à la classe, au genre et au droit, y compris le droit de propriété. Plus récemment, les sujets de recherche du groupe ont porté sur la famille, la gouvernance et les espaces intermédiaires, lesquels font l'objet du présent ouvrage. Tout comme de nombreux autres historiens des dernières décennies, nous nous sommes efforcés, tant de façon collective qu'individuelle, d'intégrer une conception matérialiste de la classe, du genre et du pouvoir, aux perspectives les plus convaincantes de la nouvelle histoire culturelle et des analyses poststructuralistes<sup>4</sup>. Nos recherches collectives et individuelles ont contribué à façonner une nouvelle compréhension des familles montréalaises, du travail rémunéré et non rémunéré des femmes, du système de justice criminelle, de la loi et du Code civil<sup>5</sup>. Les membres du groupe ont toujours jumelé leur intérêt pour les

---

<sup>4</sup> Les publications collectives: Donald Fyson, Colin M. Coates et Kathryn Harvey, *Class, Gender and the Law in Eighteenth and Nineteenth-Century Quebec: Sources and Perspectives*, Montréal, Montreal History Group/Groupe d'histoire de Montréal, 1993; Donald Fyson, avec la collaboration d'Evelyn Kolish et Virginia Schweitzer, *The Court Structure of Quebec and Lower Canada, 1764 to 1860*, Montréal, Montreal History Group/Groupe d'histoire de Montréal, 1994; Tamara Myers, Kate Boyer, Mary Anne Poutanen et Steven Watt, *Power, Place and Identity: Historical Studies of Social and Legal Regulation in Quebec*, Montréal, Montreal History Group/Group d'histoire de Montréal, 1998.

<sup>5</sup> Les contributions individuelles : Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1991; Bettina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal: Age, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, trad. Christiane Teasdale, Montréal, Boréal, 1995; Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-*

grandes questions théoriques à la recherche empirique méthodique, cette dernière étant alimentée par les riches fonds d'archives que la ville recèle, notamment les registres paroissiaux, les documents notariés, judiciaires, institutionnels et familiaux, de même que les journaux. Pour cet ouvrage, les membres du groupe ont dépouillé un large éventail de sources qui ont révélé plusieurs aspects du passé socioculturel de la ville.

### **Penser la formation des identités et des espaces intermédiaires, l'agentivité et la régulation.**

Afin d'aborder les concepts étroitement liés de formation identitaire, d'espace intermédiaire, de régulation et de résistance, les essais contenus dans cet ouvrage s'appuient sur une large variété d'études empiriques et théoriques. Ces concepts peuvent être dissociés à des fins analytiques, mais comme le démontre la recherche empirique qui fonde ces études, ils ont exercé leur influence de manière conjointe à des moments historiques précis. Durant les dernières décennies, peu de sujets ont suscité autant d'intérêt ou de débats parmi les historiens et autres chercheurs que la question des identités. Des chercheurs issus de nombreuses disciplines ont analysé plusieurs aspects de cette question: la formation des

---

*guerres*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1989. Andrée Lévesque, *Résistance et transgression : Études en histoire des femmes au Québec*, Montréal : Éditions du Remue-ménage, 1995; Magda Fahrni, « Counting the Costs of Living: Gender, Citizenship, and a Politics of Prices in 1940s Montreal », *Canadian Historical Review (CHR)* vol. 83, n° 4, décembre 2002, p. 583-604; Sylvie Taschereau, « L'arme favorite de l'épicier indépendant: Éléments d'une histoire sociale du crédit à Montréal, 1920-1940 », *Revue de la Société historique du Canada*, n° 3, 1993, p. 265-292; Sylvie Taschereau, *Pays et patries : Mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal, 1906-1930*, Montréal, Université de Montréal, 1987; Mary Anne Poutanen, « The Homeless, the Whore, the Drunkard, and the Disorderly: Contours of Female Vagrancy in the Montreal Courts » dans *Gendered Pasts: Historical Essays in Femininity and Masculinity in Canada*, sous la direction de Kathryn McPherson, Cecilia Morgan et Nancy M. Forestell, Toronto, Oxford University Press, 1999, p. 29-47; Mary Anne Poutanen, « Regulating Public Space in Early Nineteenth-Century Montreal: Vagrancy Laws and Gender in a Colonial Context », *Histoire sociale/Social History*, vol. 35, n° 69, Mai 2002, p. 35-59; Suzanne Morton, *At Odds: Gambling and Canadians, 1919-1969*, Toronto, University of Toronto Press, 2004; Donald Fyson, « Jurys, participation civique et représentation au Québec et au Bas-Canada : Les grands jurys du district de Montréal, 1764-1832 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 55, n° 1, 2001, p. 85-120; Brian Young, *The Politics of Codification: The Lower Canadian Civil Code of 1866*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1994.

identités<sup>6</sup>; la construction discursive de l'identité<sup>7</sup>; le rapport entre l'identité et l'expérience<sup>8</sup>; la construction mutuelle des identités de genre, de race, de classe et de sexualité<sup>9</sup>; la construction et la reconstruction des identités bourgeoises européennes dans le contexte de l'expansion impérialiste<sup>10</sup>; le rôle de l'autorégulation et de la régulation morale dans la formation identitaire<sup>11</sup>; et les liens entre le genre, la race et l'espace<sup>12</sup>. Au Canada, comme le soutiennent Adamoski, Chunn et Menzies, « national problems of unity and identity have been all the more magnified by the centripetal forces of localism, and regionalism...[and] the triadic geometry of indigenous, francophone and

---

<sup>6</sup> Charles Taylor, *Sources of the Self: The Making of Modern Identity*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1989.

<sup>7</sup> Denise Riley, "Am I That Name?" *Feminism and the Category of "Women" in History*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1988; Joan Wallach Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988; Ruth Frankenberg, *White Women, Race Matters: The Social Construction of Whiteness*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993.

<sup>8</sup> E.P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, New York, Vintage, 1966; Christine Stansell, *City of Women: Sex and Class in New York, 1789-1860*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1987; Kathleen Canning, « History after the Linguistic Turn: Historicizing Discourse and Experience », *Signs*, vol. 9, n° 2, 1994, p. 368-404; Eleni Varikas, « Gender, Experience and Subjectivity: The Tilly-Scott Disagreement », *New Left Review*, n° 211, 1995, p. 89-104.

<sup>9</sup> Iris Berger, Elsa Barkley Brown et Nancy A. Hewitt, « Intersections and Collision Courses: Women, Blacks, and Workers Confront Gender, Race and Class (Symposium) », *Feminist Studies*, vol. 18, n° 2, Summer 1992, p. 283-327; Anne McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Conquest*, New York, Routledge, 1995; Daniel J. Walkowitz, *Working with Class: Social Workers and the Politics of Middle-Class Identity*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999; David Roediger, *The Wages of Whiteness: Race and the Making of the American Working Class*, London, Verso, 1991.

<sup>10</sup> Jennifer Henderson, *Settler Feminism and Race Making in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2003; *Race, Space and the Law: Unmapping a White Settler Society*, sous la direction de Sherene Razack, Toronto, Between the Lines Press, 2002; Catherine Hall, *Civilising Subjects: Metropole and Colony in the English Imagination, 1830-1867*, Chicago, University of Chicago Press, 2002; Adele Perry, *On the Edge of Empire: Gender, Race, and the Making of British Columbia, 1849-1871*, Toronto, University of Toronto Press, 2000; Ruth Pierson et Nupur Chaudhuri, *Nation, Empire, Colony: Historicizing Gender and Race*, Indiana, Indiana Press, 1998; McClintock, *Imperial Leather*; Ann Laura Stoler, *Race and the Education of Desire: Foucault's 'History of Sexuality' and the Colonial Order of Things*, Durham, NC, Duke University Press, 1995; Mariana Valverde, « 'When the Mother of the Race is Free': Race, Reproduction and Sexuality in First-Wave Feminism » dans *Gender Conflicts: New Essays in Women's History*, sous la direction de Franca Iacovetta et Mariana Valverde, Toronto, University of Toronto Press, 1992, p. 3-26.

<sup>11</sup> Tina Loo et Carolyn Strange, *Making Good: Law and Moral Regulation in Canada, 1867-1939*, Toronto, University of Toronto Press, 1997; Alan Hunt, *Governing Morals: A Society History of Moral Regulation*, Cambridge and New York, Cambridge University Press, 1999.

<sup>12</sup> Mary Ryan, *Women in Public: Between Banners and Ballots, 1825-1880*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992; Sarah Deutsch, *Women and the City: Gender, Space and Power in Boston, 1870-1940*, New York, Oxford University Press, 2000.

anglophone heritage<sup>13</sup> ». Au Québec, la majorité des études ont mis l'accent soit sur l'identité nationale, soit sur l'identité de classe, ou encore, sur les deux, excluant largement les identités de genre, de race ou d'ethnie, sauf lorsqu'il est question des deux solitudes<sup>14</sup>.

Dans ce recueil, nous considérons les identités qui découlent de la classe, de la nationalité, du genre, de l'âge et de la religion comme des constructions interdépendantes et associées à des périodes particulières de l'histoire; on constatera cependant que chacun des essais a sa propre façon d'aborder la question de la formation identitaire. La plupart des auteurs conçoivent les identités comme des grappes de concepts qui sont produits et s'expriment discursivement et culturellement, mais qui sont aussi négociées, endossées et reconstruites collectivement et individuellement au sein des rapports sociaux de classe qui marquent la vie quotidienne. Par conséquent, notre recherche se joint à un vaste corpus d'études féministes et antiracistes qui soutiennent que l'identité liée à la race, à l'ethnie, au genre et à l'âge est construite plutôt qu'innée. En tant qu'historiens, nous cherchons à déterminer comment les identités se sont construites dans des contextes historiques précis et à travers des relations particulières avec plusieurs « autres ». Les Montréalais et les Montréalaises qui font l'objet du présent ouvrage étaient divisés et rassemblés selon la religion qu'ils pratiquaient, leur position de classe et leur culture, de même que par la langue qu'ils parlaient et leur genre. Nous cherchons à saisir certaines des nombreuses

---

<sup>13</sup> Robert Adamoski, Dorothy E. Chunn et Robert Menzies, « Rethinking the Citizen in Canadian Social History » dans *Contesting Canadian Citizenship: Historical Readings*, sous la direction de Robert Adamoski, Dorothy E. Chunn et Robert Menzies, Peterborough, ON, Broadview Press, 2002, p. 22.

<sup>14</sup> Gagnon, *Le Québec et ses historiens*; Gérald Bernier et Daniel Salée, *Entre l'ordre et la liberté : colonialisme, pouvoir et transition vers le capitalisme dans le Québec du XIX<sup>e</sup>*, trad. Hervé Juste, Montréal : Boréal, 1995; Jocelyn Létourneau, « Nous autres les Québécois : La voix des manuels d'histoire », *Internationale Schulbuchforschung*, vol. 18, n<sup>o</sup> 3, 1996, p. 269-287; Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, vlb éditeur, 1999; *Penser la nation québécoise*, sous la direction de Michel Venne, Montréal, Québec-Amérique, 2000; Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000; Ronald Rudin, « From the Nation to the Citizen: Québec Historical Writing and the Shaping of Identity » dans *Contesting Canadian Citizenship: Historical Readings*, sous la direction de Robert Adamoski, Dorothy E. Chunn, et Robert Menzies, Peterborough, ON, Broadview Press, 2002, p. 95-112.

manières par lesquelles ils ont exprimé leurs identités, ont cherché à en créer et à en façonner d'autres ou encore, ont remis en question les discours dominants à différentes époques.

Nous abordons les questions de formation et de négociation des identités dans des lieux précis en examinant ce que nous appelons les « espaces intermédiaires ». L'utilisation que nous faisons de ce terme se fonde sur les conclusions de nombreux chercheurs travaillant à partir d'un large éventail de perspectives théoriques qui critiquent le postulat selon lequel les différences de genre, de race et de classe historiquement perceptibles peuvent être le mieux comprises à travers les dichotomies générées par l'idéologie des sphères séparées: le public et le privé, la famille et l'État, ou encore, le foyer et le travail. Cette conception d'espace intermédiaire permet de mettre en relief les nombreuses situations historiques et institutions qui, comme celles examinées dans les essais réunis ici, s'insèrent difficilement dans le cadre de ces dichotomies, mais qui ont été néanmoins essentielles puisqu'elles ont contribué à façonner le quotidien et l'identité des gens<sup>15</sup>. Chacune à sa manière, les contributions de ce recueil révèlent, d'un point de vue empirique, comment la conceptualisation des expériences et des identités individuelles à travers le prisme de telles dichotomies peut cacher les innombrables situations où des tâches, associées en apparence à un lieu prédéterminé, s'exerçaient néanmoins dans un autre, et comment les Montréalais et les Montréalaises ont franchi les frontières reliées au genre, à l'âge, à la classe, à l'ethnie, ou à la nationalité.

Nos réflexions sur les espaces publics, privés et intermédiaires s'appuient sur trois principaux corpus historiographiques féministes regroupant des études

---

<sup>15</sup> En ce sens nous rejoignons Jane Rendall en tentant d'étudier les phénomènes voilés par certaines utilisations fréquentes de la séparation entre le public et le privé. « Women and the Public Sphere », *Gender and History*, vol. 11, n° 3, November 1999, p. 475-488; Janet Guildford et Suzanne Morton, *Separate Spheres: Women's Worlds in the 19<sup>th</sup>-Century Maritimes*, Fredericton, NB, Acadiensis Press, 1994; Amanda Vickery, « Historiographical Review: Golden Age to Separate Spheres? A Review of the Categories and Chronology of English Women's History », *Historical Journal*, n° 36, 1993, p. 383-414; Linda Colley, *Britons: Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven et London, Yale University Press, 1993, p. 250.



portant sur les sphères séparées; sur les relations entre la famille, le foyer et le travail ou encore, entre la production et la reproduction; et sur les questions liées à l'espace public et à la conceptualisation de la sphère publique de Jurgen Habermas. Les historiens qui ont étudié chacun de ces domaines durant les trente dernières années en sont arrivés à partager plusieurs conclusions qui remettent en question l'interprétation selon laquelle l'oppression des femmes découle de leur confinement à la sphère domestique du foyer, de la dévaluation de leur travail rémunéré ou domestique, ou de leur exclusion de la sphère publique du débat politique. Tout d'abord, ils ont empiriquement démontré que de nombreuses femmes n'ont pas été confinées à la maison ou au royaume domestique ou privé. Ensuite, ils ont fait valoir que le genre n'est jamais une donnée isolée, mais qu'il se construit toujours concurremment avec la race, la classe et l'ethnicité. Finalement, plutôt que de prendre la conception des sphères séparées, du travail rémunéré et non rémunéré, ou encore celle de la sphère publique, pour acquise et de considérer qu'elle décrit adéquatement la réalité des rôles de genre, ils ont analysé la manière dont ces concepts ont émergé en parallèle avec de nouvelles compréhensions du genre, de la classe, de la race et de la citoyenneté, lors de périodes durant lesquelles la politique, l'économie et la nation vivaient des transformations. De telles conclusions combinées aux recherches menées dans de nombreuses disciplines et d'autres domaines d'investigation historique révèlent comment de nouvelles conceptions se sont construites les unes par rapport aux autres. Les différences entre les hommes et les femmes, les races, les ethnies et même les classes n'ont jamais été fixes et n'ont jamais été des marqueurs de catégories séparées ou biologiques. Les identités associées à certaines différences ont plutôt été construites puis reconstruites dans des contextes historiques concrets.

À partir de ces riches corpus d'études, nous sommes parvenus à établir trois conclusions principales qui soutiennent notre réflexion sur les espaces intermédiaires. Premièrement, considérant l'utilité limitée de l'idée des sphères séparées pour décrire le genre et d'autres catégories de distinction, nous avons choisi de prendre sérieusement en compte la suggestion de Leonore Davidoff qui

avance que les « key questions about the creation of *identity* have to be extended beyond family, home and childhood. The ragged frontiers between public and private must be recognized as a site where identity — of race, ethnicity and class and sexual orientation as well as gender — is formed<sup>16</sup>. » Ensuite, à la suite des féministes socialistes, la plupart des auteurs de cet ouvrage accordent une grande importance aux conditions matérielles de la vie quotidienne, aux rapports de classes et aux liens complexes qui existent entre le foyer et le travail, ainsi qu'entre la production et la reproduction<sup>17</sup>. Finalement, les études des historiennes féministes qui se sont intéressées à la « sphère publique », où les idées étaient véhiculées à travers des débats, des imprimés et des associations, ont démontré que le citoyen individuel jugé apte à participer aux nouvelles formes de la vie politique organisée et au gouvernement des républiques, démocraties et monarchies constitutionnelles des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, faisait partie d'une classe, d'une race et d'un genre spécifiques. Cet individu ne pouvait qu'être un homme, même si la citoyenneté n'incluait pas nécessairement tous les hommes et que les femmes ont pu participer à diverses activités politiques informelles<sup>18</sup>. À ce corpus d'études, nous empruntons en particulier l'argument selon lequel ceux qui ont été exclus des nouvelles institutions politiques et de la « sphère publique » par leur genre, leur âge, leur race ou leur religion, ont trouvé d'autres manières d'influencer la société,

---

<sup>16</sup> Leonore Davidoff, « Regarding Some 'Old Husband's Tales': Public and Private in Feminist History » dans *Worlds Between: Historical Perspectives on Gender and Class*, Oxford, Blackwell Publishers, 1995, p. 257-258. Ruth Sandwell tente de répondre à des questions semblables dans : « The Limits of Liberalism: The Liberal Reconnaissance and the History of the Family in Canada », *Canadian Historical Review*, vol. 84, n° 3, septembre 2003, p. 423-450.

<sup>17</sup> Meg Luxton, *More than a Labour of Love: Three Generations of Women's Work in the Home*, Toronto, The Women's Press, 1980; *Hidden in the Household: Women and Their Domestic Labour under Capitalism*, sous la direction de Bonnie Fox, Toronto, The Women's Press, 1980; Jeanne Boydston, *Home and Work: Housework, Wages, and the Ideology of Labor in the Early Republic*, New York, Oxford University Press, 1990; Bradbury, *Familles ouvrières*.

<sup>18</sup> Parmi les auteurs qui ont résumé cette réalité, voir: Joan Scott, *Only Paradoxes to Offer: French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1996; Davidoff, « Regarding »; Carole Pateman, *The Sexual Contract*, Stanford, Stanford University Press, 1988; Amy Dru Stanley, *From Bondage to Contract: Wage Labor, Marriage, and the Market in the Age of Slave Emancipation*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1998; Mary Ryan, « Gender and Public Access: Women's Politics in Nineteenth-Century America » dans *Habermas and the Public Sphere* sous la direction de Craig Calhoun, Cambridge, MA et London, MIT Press, 1992, p. 259-88; Colley, *Britons*, p. 262.

créant du même coup des « espaces publics » multiples et concurrents qui, avec le temps, ont ouvert diverses possibilités d'inclusion<sup>19</sup>.

L'étude des lieux historiques, des espaces intermédiaires et des processus dont il est question dans ces essais ne met pas l'accent sur la politique officielle, les institutions de la sphère publique, l'État ou le travail rémunéré, pas plus que sur les espaces familiaux ou la vie domestique. Ces études tentent plutôt de comprendre ce qui se trouve entre les deux pôles que représentent les sphères publique et privée : les institutions de correction, de protection, d'éducation et de contrôle, de même que les processus qui amènent les gens à se déplacer entre la maison et le cimetière et entre la famille et le travail, c'est-à-dire, dans les rues de la ville. En ce sens, ces essais dans leur ensemble s'ajoutent aux travaux d'autres historiens canadiens qui ont étudié la rue, l'agriculture, l'industrie, les expositions universelles, ou les tavernes, comme autant d'espaces pouvant être le mieux saisis à la lumière des questions soulevées par les débats sur le public et le privé<sup>20</sup>. Ces essais rejoignent aussi les arguments avancés par les géographes féministes qui soulignent l'importance de comprendre comment les identités sont construites, policées et représentées dans divers lieux à l'échelle spatiale du corps, du foyer, de la rue, du lieu de travail, de la communauté, de l'État-nation et des rapports internationaux<sup>21</sup>. En outre, ces essais se greffent à un corpus toujours croissant

---

<sup>19</sup> E. A. Heaman, « Taking the World by Show: Canadian Women as Exhibitors to 1900 », *CHR*, vol. 78, n° 4, décembre 1997, p. 599-631; Julia Roberts, « 'A Mixed Assemblage of Persons': Race and Tavern Space in Upper Canada », *CHR*, vol. 83, n° 1, mars 2002, p. 1-28; Brian Clark, « Religion and Public Space in Protestant Toronto » dans *Religion and Public Life in Canada: Historical and Comparative Perspectives* sous la direction de Margaret Van Die, Toronto, University of Toronto Press, 2001, p. 69-86; Elsa Barkley Brown, « Negotiating and Transforming the Public Sphere: African American Political Life in the Transition from Slavery to Freedom », *Public Culture*, automne 1994, p. 107-46; Ryan, *Women in Public*.

<sup>20</sup> Carolyn Strange, *Toronto's Girl Problem: The Perils and Pleasures of the City, 1880-1930*, Toronto, University of Toronto Press, 1995; Keith Walden, *Becoming Modern in Toronto: The Industrial Exhibition and the Shaping of Late Victorian Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 1997; Heaman, « Taking the World by Show »; Roberts, « A Mixed Assemblage »; Kathleen Lord, « Rendering the Invisible, Visible: A Day and Night on Notre-Dame Street in Saint-Henri, Quebec, Juin 12, 1895 », *Atlantis*, vol. 21, n° 1, automne/hiver 2003, p. 91-105.

<sup>21</sup> Linda McDowell, *Gender, Identity and Place: Understanding Feminist Geographies*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999; *New Frontiers of Space, Bodies, Gender*, sous la direction de Rosa Ainley, London et New York, Routledge, 1998; *Writing Women and Space: Colonial and Postcolonial Geographies*, sous la direction d'Alison Blunt et Gillian Rose, London, Guildford, 1994.

d'études en histoire urbaine qui examinent comment les lieux urbains ont été « racialisés » et « genrés », et comment l'identité a été formée et configurée dans l'espace urbain.<sup>22</sup>

Ces études soulèvent d'autres questions qui ont alimenté la réflexion des auteurs de ce collectif sur la manière de considérer les espaces intermédiaires et la perméabilité des frontières entre le public et le privé. De quelles façons et pour quelles raisons les hommes, les femmes et les enfants se déplaçaient-ils entre la maison, le travail, la rue, le cimetière, les institutions scolaires ou correctionnelles, le bureau du notaire et la cour? De quelles façons les relations familiales, les tâches et l'architecture domestiques jouaient-elles un rôle sur les plans matériel et discursif ailleurs qu'au foyer – dans la rue, dans un collège ou dans les refuges destinés aux marins ou aux chômeurs? De quelle manière, comme le demande Mary Anne Poutanen, les sans-abri réussissaient-ils à se procurer de la nourriture et un toit? À quelles occasions l'espace domestique servait-il à des fins inhabituelles ou encore, quand s'ouvrait-il aux policiers, aux notaires, aux réformateurs, aux représentants de la justice ou aux intervenants sociaux? Comment des endroits particuliers, des espaces ou des gestes comme celui de fumer étaient-ils genrés ou racialisés ou associés à une ethnie, une religion ou une classe particulière?

Tout en cherchant à répondre à ces questions, la plupart des essais abordent l'ancien et épineux problème de la capacité des individus à agir dans un contexte de rapports de pouvoirs inégaux, de contrôle et de réglementation exercés par la police, les réformateurs, la loi et ses représentants, les travailleurs sociaux, les religieux et d'autres autorités, et tous ceux qui détenaient le pouvoir d'élaborer les règles de l'étiquette et d'imposer leur conception de la respectabilité. En ce sens, les essais se joignent à un nombre croissant de travaux et de recherches sur le contrôle social et la gouvernementalité<sup>23</sup>, alliant les conclusions de ces travaux à la compréhension des rapports de classes provenant des études historiques sur la

---

<sup>22</sup> Urban Historical Association, *Urban History Newsletter* n° 2, octobre 2002, p. 6.

<sup>23</sup> Loo et Strange, *Making Good*; Taylor, *Sources*; Hunt, *Governing Morals*; Mitchell Dean, « A Social Structure of Many Souls: Moral Regulation, Government, and Self-formation », *Canadian Journal of Sociology*, vol. 19, n° 2, 1994, p. 143-168.

culture de la classe ouvrière ou à celles issues de recherches apparentées qui ont cherché à analyser ces questions dans le contexte d'une histoire du libéralisme, de l'individualisme, du « soi » et de l'influence croissante de la culture de consommation.

Le concept multidimensionnel du « social » a reçu beaucoup d'attention durant les dernières décennies, en particulier de la part de chercheurs qui s'intéressent à la régulation morale<sup>24</sup>. Denise Riley décrit ce concept comme « the blurred ground between the old public and private » et le considère comme une zone d'intervention. Selon sa définition, tout comme dans l'importante production de travaux inspirée des théories de Foucault, le social englobe les nombreuses « technologies de pouvoir » et les « rubriques de lois, réglementations, règles, politiques et institutions » au moyen desquelles les philanthropes ou les experts ont tenté d'imposer une discipline et d'enseigner l'autodiscipline<sup>25</sup>. Dans cet ouvrage, nous considérons le social comme l'espace principal où s'exerce la régulation morale, où s'exprime la résistance et où se façonnent les identités. Ici, le social comprend aussi les espaces physiques tels que le *Sailors' Institute*, le *Day Shelter for Unemployed Men*, le *Dunham Ladies' College*, les campus, et la Cour des jeunes délinquants de Montréal. Il englobe aussi les rapports entre les « clients », les policiers, les bénévoles et par la suite, les experts. Nous examinons les interactions entre les « clients », les travailleurs sociaux, les groupes religieux communautaires et les agents de l'État, ces derniers utilisant les mêmes référents leur permettant de catégoriser et de discipliner les premiers. Les règlements et les documents bureaucratiques générés par ces nouveaux types d'interactions ont produit un nombre croissant d'archives qui font le bonheur des historiens

---

<sup>24</sup> Voir deux des plus récentes et utiles interventions canadiennes : Bruce Curtis, « Surveying the Social: Technologies, Practices, Power », *Histoire sociale/Social History*, vol. 35, n° 69, mai 2002, p. 83-108. Voir aussi d'autres essais sur cette question dans *Histoire sociale/Social History* et Jean-Marie Fecteau, « La dynamique sociale du catholicisme québécois au XIX<sup>e</sup> siècle : Éléments pour une réflexion sur les frontières et les conditions historiques de possibilité du social », *Histoire sociale/Social History*, vol. 35, n° 70, novembre 2002, p. 495-515.

<sup>25</sup> Riley, « *Am I That Name?* », p. 49; Linda Mahood, *Policing Gender, Class and Family: Britain, 1800-1940*, Edmonton, University of Alberta Press, 1995, p. 53-4.

d'aujourd'hui<sup>26</sup>. Ces archives ont permis de reconstituer les identités et les subjectivités en révélant les formes de régulation morale qui visaient tant les gens de la classe ouvrière, que ceux qui étaient catégorisés selon la race, l'âge ou le genre. Comme le montrent également ces archives, les « sujets » ont cependant négocié leurs propres espaces, résisté à l'autorité et proposé des définitions concurrentes de leur identité lors de leurs interactions avec les experts.

D'autres interventions de nature plutôt éducative que coercitive visaient l'atteinte de la maîtrise de soi, l'instruction des citoyens ou la création de nouveaux groupes de consommateurs. La dimension régulatrice des espaces intermédiaires étudiés ici dépasse l'objet habituel de l'ensemble des ouvrages sur la régulation morale. En effet, les auteurs de ces essais considèrent également comment le droit civil a modulé les réclamations des veuves et a cherché à contrôler leur sexualité; comment les élites protestantes ont utilisé les pierres tombales et les emplacements les plus en vue du cimetière pour s'assurer que leur présence demeure visible par rapport aux tombes anonymes des prolétaires; ou encore, comment les autorités scolaires et universitaires ont cherché à instiller une compréhension particulière de l'identité étudiante. De plus, les auteurs s'intéressent à la régulation du travail des enfants dans les petits commerces familiaux et aux Montréalais qui cherchaient à définir des normes d'étiquette, de comportement et de consommation<sup>27</sup>.

---

<sup>26</sup> Voir en particulier Joy Parr, « The New Social History, Twenty Years On » dans *Labouring Children: British Immigrant Apprentices to Canada, 1869-1924*, Toronto, University of Toronto Press, c1980, 1994, p. vii-xxii; Joan Scott, « Review of *Heroes of Their Own Lives* by Linda Gordon », *Signs*, été 1990, p. 848-52; Linda Gordon, « Response to Scott », *Signs*, été 1990, p. 842-52; *On the Case: Explorations in Social History*, sous la direction de Franca Iacovetta et Wendy Mitchinson, Toronto, University of Toronto Press, 1999; Karen W. Tice, *Tales of Wayward Girls and Immoral Women: Case Records and the Professionalization of Social Work*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 1999; Regina G. Kunzel, *Fallen Women, Problem Girls: Unmarried Mothers and the Professionalization of Social Work, 1890-1945*, New Haven, Yale University Press, 1993.

<sup>27</sup> Par conséquent, plusieurs essais répondent à l'appel de Ian McKay d'examiner le pouvoir de la classe au-delà du domaine économique et d'étudier comment les élites « protègent leur pouvoir culturel » exercé sur les groupes subalternes, tant par la coercition que par le consentement : « The Liberal Order Framework: A Prospectus for a Reconnaissance of Canadian History », *CHR*, vol. 81, n° 4, décembre 2000, p. 628.

## **Le contexte : Montréal, 1800-1950**

Les questions que nous soulevons ont déjà été analysées pour d'autres lieux et d'autres époques. La dynamique, en constante évolution, entre le développement économique et les rapports sociaux et culturels à Montréal forment le contexte des chapitres qui suivent. Durant la période qu'ils couvrent, Montréal est passé du statut de ville féodale et préindustrielle, à celui de ville industrielle et capitaliste, puis de métropole cosmopolite. Petit centre d'une colonie conquise, elle est devenue la plus grande et la plus importante ville canadienne d'une province constamment en lutte pour définir sa place au sein de l'État fédéral. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les habitants se caractérisaient principalement par la langue française et la religion catholique. Puis, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, suivit une période durant laquelle le nombre de protestants et de catholiques anglophones a atteint et même surpassé celui des francophones. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Montréal était devenue une ville multiculturelle, caractérisée par une majorité de francophones, une minorité puissante d'anglophones et des populations immigrantes en forte croissance<sup>28</sup>.

La chronologie couverte par ces essais commence durant les décennies suivant la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre en 1763. Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Conquête n'a que lentement transformé le visage de Montréal. Les Sulpiciens sont demeurés les seigneurs de la ville. Les questions touchant la famille, l'argent et la propriété ont continué à être traitées suivant la tradition et les règles de la Coutume de Paris, alors que la loi britannique s'appliquait en matière de criminalité. Par conséquent, les immigrants en provenance des îles Britanniques ou des colonies américaines ont dû apprendre comment le droit français traitait les

---

<sup>28</sup> Les synthèses de l'histoire de Montréal les plus utiles ont été écrites tant par des académiciens que par des auteurs connus. Nous avons entre autres retenu : Jean-Claude Marsan, *Montréal en évolution : historique du développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais*, Montréal, Fides, 1974; J.I. Cooper, *Montreal: A Brief History*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1969; Kathleen Jenkins, *Montreal Island City of the Saint Lawrence*, New York, Doubleday, 1966; Robert Rumilly, *Histoire de Montréal*, vol. 5, Montréal, Fides, 1970-74. Les études récentes, davantage spécialisées: Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 2000; Robert Lewis, *Manufacturing Montreal: The Making of an Industrial Landscape, 1850-1930*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2000.

questions relatives au commerce, à la famille et à la propriété. Les hommes ont continué à travailler comme artisans, journaliers, fermiers, notaires, médecins, marchands, et pour le commerce de la fourrure. Quant à elles, les femmes cousaient, cuisinaient, nettoyaient, élevaient les enfants ou soignaient les malades et vieillissaient en tant qu'épouses, veuves et filles, ou comme sœurs et religieuses. Par ailleurs, les lieux de travail étaient rarement séparés des habitations où les familles dormaient et mangeaient.

La culture coloniale française se manifestait dans l'architecture de la ville et par la prédominance de la langue française. De son côté, l'Église catholique a continué à exercer un rôle social et spirituel très important quoique, avant les années 1840, ses représentants ne possédaient pas suffisamment de personnel ou de pouvoir pour maintenir leur influence sur leurs ouailles et sur les politiques sociales. La présence de soldats de la garnison britannique dans les rues de la ville constituait un témoignage visible du pouvoir des Anglais. Jusqu'à leur départ en 1871, les soldats ont aussi été une source fréquente de désordre, prenant du bon temps avec les prostituées et séduisant les femmes de la place, comme le rapporte Mary Anne Poutanen dans son essai sur les vagabondes<sup>29</sup>.

Certains des plus anciens arrivants anglophones étaient des administrateurs de la colonie et des entrepreneurs, tels que John McCord, un Écossais d'Ulster qui a approvisionné les troupes britanniques durant la guerre et dont la famille fait l'objet du chapitre de Brian Young<sup>30</sup>. Un groupe restreint, mais influent, de marchands écossais, anglais et américains est arrivé après la Conquête et la Guerre d'indépendance américaine. Cette élite commerciale anglophone s'est enrichie par le commerce, souvent celui des fourrures, s'assurant de la protection et de l'obtention de postes par les autorités britanniques. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils étaient en voie de transformer le paysage culturel de la ville par la construction de bâtiments institutionnels, d'espaces urbains et de maisons qui reflétaient leur vision

---

<sup>29</sup> Sherry Olson et Patricia Thornton, « The Challenge of the Irish Catholic Community in 19th-Century Montreal », *Histoire sociale/Social History* vol. 35, n° 70, novembre 2002, p. 331-62. Voir aussi l'essai de Mary Anne Poutanen dans ce recueil.

<sup>30</sup> Au sujet des McCords, voir l'essai de Brian Young dans ce recueil.



impériale. Même si leurs bureaux étaient situés à l'intérieur des murs de la ville, tout près de ceux des notaires et des marchands canadiens, ils ont fait construire leurs résidences loin du fleuve, au-delà des limites de la ville. Ils ont cependant fait élever des églises à l'image de leurs croyances religieuses à l'intérieur des murs. Pour leur part, les Juifs ont bâti un premier lieu de culte en 1777, et les presbytériens, l'église Saint-Gabriel au cœur de l'ancienne partie de la ville en 1792. De leur côté, les anglicans ont érigé la Christ Church (1805 à 1821) non loin de l'église paroissiale catholique fréquentée par les Montréalais depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Durant les décennies qui suivirent, la communauté catholique a rétorqué en construisant à son tour une imposante église de style néogothique derrière leur ancienne église paroissiale, à côté du séminaire des Sulpiciens, propriétaires féodaux de l'île de Montréal. Ainsi, les institutions revêtant un esthétisme britannique et protestant se mêlaient aux institutions d'inspiration coloniale française et catholique<sup>31</sup>. Des mariages ont uni des individus de religions et de cultures partagées et différentes. Certains Montréalais, comme l'un des couples que Bettina Bradbury suit du mariage jusqu'au veuvage, allaient et venaient entre ces institutions qui se distinguaient par la langue et la religion, se mariant dans une église presbytérienne, achetant un banc et célébrant des funérailles dans une église catholique.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, aux yeux de nombreux visiteurs, Montréal apparaissait comme une petite ville médiévale, entourée de murs comme en Europe; cependant, vers le début des années 1840, beaucoup de choses avaient changé. Les murs avaient été démolis, ouvrant ainsi la vieille partie de la ville aux banlieues qui s'étaient développées à l'extérieur des anciennes limites de la ville et où prédominaient les artisans. Les espaces longeant la rive ainsi que les rues avaient été élargis et des places de style britannique avaient été aménagées, créant ainsi de nouveaux espaces publics pour la promenade, les déplacements des troupes, les assemblées publiques, les processions religieuses et les défilés

---

<sup>31</sup> Marsan, *Montréal*, p. 153-67.

militaires. La construction du canal Lachine avait aussi élargi l'accès de Montréal à la navigation intérieure et entraîné la rénovation du port.

La migration de gens en provenance de la campagne environnante et l'arrivée d'immigrants d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande ont stimulé la croissance de la ville. En 1800, la population n'atteignait pas encore 10 000 habitants; elle s'élevait à plus de 44 000 individus en 1843, dont une majorité parlait anglais. À partir des années 1820, trois principales communautés ethnoreligieuses se côtoyaient : les Canadiens français catholiques ou Canadiens, les Irlandais catholiques et les protestants. Par ailleurs, une très petite communauté juive s'était aussi implantée<sup>32</sup>.

Les années précédant le début de la décennie 1840 connurent des transformations dans plusieurs domaines. À mesure que l'influence de Montréal dans le commerce des fourrures déclinait, les marchands se sont tournés vers l'exportation du blé, le commerce du bois de chauffage pour les marchés locaux ou celui du bois de charpente destiné à l'Angleterre ou ils se sont engagés dans de nouvelles entreprises comme la banque, l'immobilier, l'exportation et la production. La production industrielle de la bière et du sucre et la construction navale, par exemple, ont été essentielles pour l'accumulation capitaliste. À l'intérieur de la ville, un nombre croissant de fils d'artisans et d'agriculteurs francophones ont commencé à s'intégrer à la nouvelle classe de professionnels comprenant des éditeurs et des politiciens qui ont joué un rôle important dans le mouvement patriote. Les divisions ethniques se sont renforcées lorsque les élites anglophones de la ville sont entrées en conflit avec les Canadiens, les Irlandais et d'autres partisans des patriotes dans les journaux, dans la rue, lors des élections partielles tragiques de 1832, et surtout en 1837 et 1838, alors que la colonie entrait dans la période des rébellions.

Montréal a été incorporée comme ville en 1833, à une époque où la conception de la citoyenneté était en pleine évolution et âprement contestée. La

---

<sup>32</sup> Olson et Thornton, « Familles montréalaises » et « The Challenge of the Irish Catholic Community ».

nouvelle charte précisait que seuls les propriétaires de sexe masculin pouvaient voter. Un nombre important de femmes qui avaient voté aux élections partielles de la colonie en 1832 ont graduellement été évincées de la sphère changeante de la politique, et ce, à tous les niveaux formels. La vision bourgeoise du genre et du mariage selon laquelle la femme, oisive, devait être entretenue par son mari et libérée des lourdes tâches domestiques grâce au travail de servantes était largement répandue<sup>33</sup>. Pourtant, cette idée des sphères séparées n'avait aucun sens pour les nombreuses épouses d'artisans ou d'agriculteurs montréalais dont le travail pouvait inclure de nourrir et d'habiller des apprentis, de travailler dans la boutique ou encore, de tenir les livres de comptes. Pour les femmes sans abri ou qui travaillaient comme domestiques ou prostituées, cette idée des sphères séparées était pour le moins discutable.

La limitation d'options politiques et formelles n'a pas empêché les femmes de la bourgeoisie d'exercer une influence sur leur ville. Pendant ces années durant lesquelles l'augmentation de la pauvreté a été aggravée par les épidémies, les fluctuations de l'économie mondiale et l'immigration, un nombre croissant de femmes catholiques et protestantes ont commencé à s'impliquer dans une foule d'activités caritatives, apportant leur soutien aux veuves et aux orphelins, aux mères seules et aux pauvres. Ce faisant, elles ont contribué à façonner « le social », ce nouvel espace intermédiaire de l'activité sociale qui n'était réclamé ni par l'État, ni par la sphère informelle de l'entraide familiale ou entre voisins<sup>34</sup>. Durant les années qui ont suivi les rébellions, l'Église catholique a établi son hégémonie sur l'éducation et l'assistance, tant dans la ville que dans la province, s'assurant que les institutions religieuses, plutôt que l'État, prennent en charge les services offerts aux

---

<sup>33</sup> Allan Greer, *Habitants et patriotes : la Rébellion de 1837 dans les campagnes du Bas-Canada*, trad. Christiane Teasdale, Montréal, Boréal, 1997; Nathalie Picard, « Les femmes et le vote au Bas-Canada », dans *Les Bâtisseuses de la Cité: Actes du Colloque* sous la direction de Evelyne Tardy et al., Montréal, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, 1993, p. 57-64.

<sup>34</sup> Janice Harvey, « The Protestant Orphan Asylum and the Montreal Ladies' Benevolent Society: A Case Study in Protestant Child Charity in Montreal, 1822-1900 », thèse de doctorat, département d'histoire, Université McGill, 2001; Huguette Lapointe-Roy, *Charité bien ordonnée : Le premier réseau de lutte contre la pauvreté à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Boréal, 1987.

catholiques<sup>35</sup>. Ce domaine du social était aussi une arène où se nouaient des relations entre les classes et dans laquelle le clergé catholique, les pasteurs protestants et les citoyens relativement privilégiés décidaient qui étaient les pauvres, les immigrants, les exclus ou les chômeurs devant être aidés et quelle forme d'assistance ces derniers pouvaient recevoir. Ceux et celles qui étaient refusés devaient se débrouiller eux-mêmes: dans leur foyer, s'ils en avaient un, ou dans la rue.

Entre la fin des années 1830 et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les rapports de classe, d'ethnicité, de religion et de genre se sont transformés, alors que l'immigration et l'industrialisation remodelaient la ville. Des ordonnances décrétées par le Conseil spécial à la suite des rébellions ont donné de nouveaux pouvoirs aux forces policières de Montréal. Ces ordonnances ont aussi remanié les lois en matière de propriété, d'économie et en ce qui concerne la famille. Durant les décennies suivantes, les juristes anglophones et francophones ont collaboré au démantèlement du système seigneurial et à la consolidation des lois dans le nouveau Code civil de la colonie/province. Les marchands et les entrepreneurs ont encouragé la construction de bateaux à vapeur et d'un réseau de chemins de fer reliant la ville à d'autres régions de la colonie, aux États-Unis et à l'Angleterre<sup>36</sup>.

Les artisans de la ville et de plus en plus de travailleurs, qualifiés ou non, construisaient des bateaux et des chemins de fer, et produisaient une bonne part des étoffes, vêtements, chaussures, tabac, papier et autres produits de base qui contribuaient à enrichir les producteurs industriels. Un nombre croissant d'hommes et de femmes de la ville étaient employés dans de grandes manufactures qui fonctionnaient de plus en plus à la vapeur et utilisaient diverses machineries.

---

<sup>35</sup> Jean-Marie Fecteau avance que l'étendue du « social » qui demeurait en dehors de la responsabilité de l'État au Québec était sans précédent dans le monde occidental et a mené à la création d'une véritable société civile catholique. *La Liberté du pauvre : Crime et pauvreté au XIX<sup>e</sup> siècle Québécois*, Montréal, vlb Éditeur, 2004.

<sup>36</sup> Brian Young, *In Its Corporate Capacity: The Seminary of Montreal as a Business Institution, 1816-1876*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1986; Brian Young, *George-Étienne Cartier: Bourgeois Montréalais*, Montréal, Boréal Express, 1982; Brian Young, *Promoters and Politicians: The North-Shore Railways in the History of Quebec, 1854-1885*, Toronto, University of Toronto Press, 1978.

La séparation entre le foyer et le travail s'intensifiait, tout comme s'accroissait la distance entre les deux. Comme l'avance Bettina Bradbury, les épouses et les mères de la classe ouvrière ne travaillaient habituellement pas dans les usines, sauf en situation de crise. Dans de nombreuses familles, les enfants et particulièrement les adolescents apportaient une contribution essentielle au revenu et au travail domestique; en effet, peu d'hommes gagnaient un salaire quotidien suffisant ou étaient assurés de travailler assez de jours dans une année pour subvenir aux besoins de leur famille. Le chômage et la pauvreté augmentaient avec la croissance de la population de la ville et avec l'exploitation et les salaires irréguliers, caractéristiques d'un marché du travail capitaliste sujet au chômage saisonnier et cyclique<sup>37</sup>.

La ville portuaire industrialisée est devenue la destination d'un nombre toujours croissant d'arrivants provenant des paroisses environnantes et d'outre-mer, si bien que la population de Montréal est passée de plus de 107 000 habitants en 1871, à environ 250 000 au tournant du siècle, et à plus de 1 000 000 vers 1950. Des vagues successives d'immigrants ont profondément modifié la composition ethnique et religieuse de la ville. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont les immigrants d'Irlande et des îles Britanniques qui ont contribué à faire en sorte que le nombre d'anglophones dépasse celui des Canadiens français. Au recensement de 1871, ces derniers représentaient de nouveau un peu plus de la moitié de la population. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'immigration massive a commencé à donner à la ville un visage encore plus cosmopolite et multiracial. Les lignes de démarcation entre les classes et les ethnies se sont renforcées alors que des quartiers de la ville ont commencé à être identifiés à des groupes particuliers. De plus en plus au cours du siècle, les francophones se sont concentrés dans l'est de la ville, alors que les Juifs, les Italiens, les Chinois et de nouveaux groupes d'immigrants se sont rassemblés

---

<sup>37</sup> Young, *In Its Corporate Capacity*; Brian Young, *The Politics of Codification: The Lower Canadian Civil Code of 1866*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1994; Robert Sweeny, « Internal Dynamics and the International Cycle: Questions of the Transition in Montreal, 1821-1828 », thèse de doctorat, département d'histoire, Université McGill, 1985; Bradbury, *Familles ouvrières*; Peter Baskerville et Eric Sager, *Unwilling Idlers: The Urban Unemployed and their Families in Late Victorian Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1998.

dans le centre, débordant vers le nord sur les rues parallèles au boulevard Saint-Laurent (la « Main »). Quant à eux, les anglophones ont eu tendance à se regrouper dans l'ouest de la ville; d'abord, les Irlandais qui se sont installés près du canal, puis les élites anglophones qui se sont établies sur les rues longeant la montagne, formant le Golden Square Mile, jusque dans la nouvelle municipalité de Westmount.

Les élites de la ville, françaises ou anglaises, ont construit leurs maisons sur les versants du mont Royal, à bonne distance des chômeurs et de la pauvreté de la ville industrielle, des nouveaux immigrants, des prostituées et des marins rassemblés dans les environs du port. Ces groupes ont contribué à la formation de quartiers urbains agités où se retrouvaient surtout des hommes; ces derniers encourageaient un florissant commerce de prostitution, attirant ainsi des femmes dans les rues. Le port et le quartier chaud du centre-ville (*Red light*) sur le boulevard Saint-Laurent avaient une réputation peu recommandable qui ternissait l'image des individus et des communautés qui les fréquentaient. La respectabilité et la réputation des bourgeois de Montréal dépendaient de l'existence de gens représentant leurs opposés: prostituées, vagabonds et voleurs. Darcy Ingram explique cette relation fondamentale dans son chapitre sur le foyer créé pour les marins dans le port par des philanthropes montréalais.

Devant la présence des immigrants, des gens de passage et des prostituées qui revendiquaient et façonnaient certaines parties de la ville et ses espaces publics, les Montréalais établis ont créé des réseaux complexes d'institutions philanthropiques et caritatives. Leur objectif était simple : fournir des vivres et des conseils moraux tout en exerçant un certain pouvoir social sur ceux et celles qui étaient affligés par la pauvreté, la maladie, l'abandon, la délinquance et l'itinérance. Le nombre d'hommes et particulièrement de femmes qui sont entrés dans des communautés religieuses ou dans les ordres et qui travaillaient dans les écoles catholiques, asiles, orphelinats, institutions pour personnes âgées, prisons, maisons de correction, refuges ou qui prodiguaient de l'aide et des soins aux pauvres et aux malades dans leur maison et dans les hôpitaux, a alors connu une

croissance spectaculaire<sup>38</sup>. Devant la faible participation de l'État dans le domaine social et celui de l'éducation, les protestants ont mis sur pied des institutions philanthropiques parallèles un peu partout dans la ville. Vers la fin du siècle, d'éminents industriels juifs ont financé un réseau de service social qui répondait spécifiquement aux besoins des nouveaux arrivants juifs, comme le démontre Tamara Myers dans son essai. Ainsi, un réseau étendu d'institutions disciplinaires et caritatives intervenait dans la vie des prostituées, des orphelins et des délinquants<sup>39</sup>.

À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, les catholiques et les protestants ont décidé de construire certaines de leurs institutions d'enseignement loin du port et du désordre de la partie industrielle de la ville. Les fondateurs de l'Université McGill ont profité de la dotation de l'un des marchands les plus importants de Montréal. En 1831, à l'époque où ils ont entrepris sa construction elle était située bien au nord de la ville. Durant les années 1860, les sulpiciens ont déménagé leur séminaire de garçons loin du cœur de la vieille cité, sur les versants sud-ouest du mont Royal. Comme Marie-Ève Harbec le décrit dans son chapitre, les anglicans se sont encore plus éloignés de Montréal en construisant le *Dunham Ladies' College* pour leurs filles dans la région rurale, pastorale et résolument protestante des Cantons de l'Est. Après la Deuxième Guerre mondiale, l'université catholique de Montréal, d'abord une succursale de l'Université Laval, a déménagé ses locaux du Quartier Latin vers son nouveau campus, situé à l'opposé de l'Université McGill, de l'autre côté du Mont-Royal. De même, à mesure que la population de la ville se densifiait, les catholiques, les protestants et les juifs ont déplacé leurs cimetières situés au cœur de la ville vers des sites isolés situés sur la montagne. C'est là, comme le démontre Brian Young dans son chapitre, qu'ils ont reproduit les inégalités et les identités religieuses de la ville en contrebass, en séparant, dans la mort, les membres des

---

<sup>38</sup> Marta Danywlecyz, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*, trad. Gérard Boulad, Montréal, Boréal, 1988; Nicole Laurin, Danielle Juteau, et Lorraine Duchesne, *À la recherche d'un monde oublié : Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*, Montréal, Le Jour, 1991.

<sup>39</sup> Jean-Marie Fecteau, *Un nouvel ordre des choses: La pauvreté, le crime et l'État au Québec, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1840*, Outremont, vlb Éditeur, 1989; Fecteau, *La liberté du pauvre*.

différentes croyances, tout comme les riches et les pauvres, chacun occupant un espace déterminé<sup>40</sup>.

Des changements fondamentaux dans le travail, dans les modèles de consommation et dans la vie familiale ont contribué à façonner le Montréal du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, l'évolution vers une métropole moderne transparaissait dans les nouvelles institutions, l'architecture et l'importance croissante des loisirs commerciaux, des magasins et des clients. À partir de cette époque, les jeunes femmes ayant une certaine formation ont été de plus en plus nombreuses à trouver du travail dans les bureaux et les magasins. Les postes dans le domaine de la vente se sont multipliés alors que la production déclinait par rapport aux autres secteurs de l'économie. Les grands magasins ont commencé à attirer un nombre croissant de consommateurs, en particulier des femmes, dans de nouveaux espaces commerciaux publics. Par ailleurs, le tramway, puis les automobiles ont permis aux Montréalais et aux Montréalaises de se déplacer plus rapidement qu'auparavant vers leur lieu de travail ou vers ces nouveaux endroits de loisir et de consommation. L'apparition des premiers supermarchés dans les années 1930 a commencé à ébranler la solidité de nombreuses petites épiceries du coin dans toute la ville. Pourtant, comme Sylvie Taschereau le montre dans son chapitre, les épiceries gérées par des familles ont continué de fonctionner à la fois comme maison et commerce.

La culture populaire, les journaux, la publicité et le cinéma ont aussi influencé la manière dont les gens expérimentaient et comprenaient la ville, leur place au sein de cette dernière et leurs identités. Les clubs de jazz et de nombreuses autres activités commerciales ont également marqué le passage de Montréal à la modernité. Le caractère de la rue Sainte-Catherine s'est transformé à mesure qu'elle devenait le nouveau centre de consommation et de loisir au Canada<sup>41</sup>. Dans le Montréal moderne, les espaces anonymes (surtout le centre-

---

<sup>40</sup> Au sujet du *Dunham Ladies' College*, voir l'essai de Marie-Ève Harbec dans ce recueil; au sujet du cimetière protestant, voir celui de Brian Young.

<sup>41</sup> Linteau, *Histoire de Montréal*, p. 306.



ville) attiraient de nouvelles générations de jeunes. Ces nouvelles forces ont mis à l'épreuve l'influence de l'Église et de la famille comme références en matière de formation identitaire et de régulation.

Le Montréal moderne a aussi accueilli de nouveaux groupements de citoyens. Syndicats, groupes féministes, associations d'employeurs et d'étudiants, de même qu'une variété de groupes de jeunes se sont ajoutés aux associations existantes fondées sur la religion ou l'ethnicité au moment où les Montréalais cherchaient à exprimer leurs identités et leurs besoins. Alors que les deux universités de la ville gagnaient en taille et en importance, les étudiants universitaires, comme le montre le chapitre de Karine Hébert, ont commencé à affirmer leurs identités dans les rues de Montréal, revendiquant leur inclusion comme citoyens.

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, les œuvres de charité et les traditions institutionnelles se sont transformées avec le développement des sciences sociales et du travail social. De plus en plus, entre les années 1920 et la Deuxième Guerre mondiale, des professionnels et des experts formés en travail social ont travaillé aux côtés des bénévoles laïques et des religieux et religieuses, ou les ont remplacés devenant ainsi les principaux intervenants en service social. Les programmes de travail social d'abord offerts à McGill et plus tard à l'Université de Montréal ont permis de former un nombre croissant de Montréalais de toutes origines, incluant prêtres et religieuses, à l'art du travail social « moderne » individualisé. L'approche du « case-work » est ainsi devenue essentielle pour évaluer la vie familiale et pour décider du soutien financier pouvant être accordé ou refusé. Ni la modernité ni le travail social moderne ne pouvaient cependant enrayer la pauvreté dans la ville, comme l'effondrement mondial du capitalisme dans les années 1930 l'a amplement prouvé. Dans ce recueil, Anna Shea et Suzanne Morton étudient les expériences modernes menées par le personnel de la Faculté du travail social de l'Université McGill pour résoudre le problème du chômage durant la Grande Dépression à travers l'exemple du « Day Shelter for Unemployed Men ».

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les travailleurs sociaux se sont associés aux féministes et aux autres réformateurs pour cibler de nombreux comportements modernes qu'ils estimaient problématiques. Ils s'intéressaient particulièrement aux jeunes hommes et jeunes femmes qui profitaient des nouveaux lieux publics et des espaces urbains pour se divertir, socialiser et faire des rencontres avec l'autre sexe. Les féministes francophones et anglophones de Montréal comptaient parmi les groupes qui s'inquiétaient du « problème des filles ». En effet, comme les autres féministes du reste du Canada et de la majorité du monde occidental, elles ont joué un rôle important dans l'identification des problèmes causés par la nouvelle liberté des filles, la recherche de solutions et la création d'institutions, y travaillant tant comme bénévoles que comme professionnelles. Par exemple, dans leur campagne menée en 1918, les féministes montréalaises ont réussi à obtenir que des femmes policières patrouillent dans les rues et arrêtent les filles qui semblaient s'égarer du droit chemin. Dans un mouvement parallèle, examiné par Tamara Myers dans son essai, la communauté juive de Montréal, alors en pleine expansion, s'est engagée dans une lutte contre la délinquance, s'inquiétant que la mauvaise conduite des jeunes de la dernière vague d'immigrants ternisse la réputation que les anciennes générations s'étaient durement forgée dans un climat de plus en plus antisémite<sup>42</sup>. Le travail social scientifique combiné à un travail communautaire rigoureux et à la surveillance policière des rues leur semblait la meilleure façon de résoudre ces problèmes sociaux.

Les craintes suscitées par les « filles modernes » attirées par la danse, la cigarette et la séduction et les nouvelles tentations urbaines se sont ainsi ajoutées à de plus anciennes inquiétudes au sujet de la prostitution et de la pauvreté, comme le démontre Tamara Myers<sup>43</sup>. D'influents nationalistes canadiens-français se sont

---

<sup>42</sup> Tamara Myers, *Caught: Montreal's Modern Girls and the Law 1869-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2006; *Entre surveillance et compassion : L'évolution de la protection de l'enfance au Québec des origines à nos jours*, sous la direction de Renée Joyal, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2000, p. 49-95; Tamara Myers, « The Voluntary Delinquent: Parents, Daughters and the Montreal Juvenile Delinquents' Court, 1918 », *CHR*, vol. 80, n<sup>o</sup> 2, juin 1999, p. 242-268.

<sup>43</sup> Myers, *Caught*.

inquiétés de la visibilité croissante des femmes et des jeunes dans l'espace public, attribuée tour à tour aux valeurs américaines, à la modernité, aux bouleversements causés par la guerre et au mouvement féministe, craignant qu'elle ne provoque un déclin moral et mette la famille en péril. Dans son chapitre, Jarrett Rudy classe les différentes réactions face aux fumeuses, montrant comment leur choix, la publicité et la culture populaire se sont combinés afin de rendre plus acceptable et moderne le fait de fumer en public.

### **Les essais**

Au fur et à mesure que leur ville s'est transformée, passant d'une cité entourée d'un mur à une métropole moderne dominée par des gratte-ciel et où les fumeurs, les cinémas et les automobiles marquaient le paysage, les Montréalais se sont débattus avec leurs propres identités d'âge, de genre, de classe, de religion, d'ethnicité et de langage, et avec leurs rapports aux « Autres ». Le résultat a été un mélange de coopération et de divisions selon le nationalisme, la fierté et les préjugés de chacun. Le riche passé social et culturel de cet environnement urbain complexe et dynamique constitue la trame de fond des études sur la formation identitaire à Montréal rassemblées dans cet ouvrage. Plus largement, des questions liées à la formation identitaire, aux espaces intermédiaires, aux agents sociaux et à la régulation morale relient les essais au-delà des quatre thèmes distincts autour desquels ils sont regroupés. S'occuper de façon humaine des sans-abri est un défi de taille dans le Canada contemporain; dans la première partie de ce recueil, trois essais abordent l'histoire de ce problème. Ils explorent la manière dont les sans-abri ont exprimé leurs identités en tant qu'hommes ou femmes, et comme vagabonds, chômeurs, membres d'une famille ou marins loin de leur lieu d'origine. Les auteurs de ces essais examinent aussi comment la conception de la classe, de la nationalité, de l'empire, de l'ethnicité et du genre a influencé les réactions des policiers, réformateurs et travailleurs sociaux qui avaient le pouvoir de réglementer la vie de ces gens. Par exemple, Mary Anne Poutanen se questionne sur les nombreuses relations et identités assumées par les femmes vagabondes,

majoritairement des Irlandaises et des Canadiennes françaises catholiques, pour obtenir du secours et un abri au début du XIX<sup>e</sup> siècle à Montréal, ainsi que sur les moyens utilisés par la police pour identifier et traiter les femmes sans foyer. De son côté, Darcy Ingram veut comprendre comment, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les marins du port représentaient autant les liens de la colonie avec l'empire que des sources potentielles de conflits de classe et de désordres sexuels. Les réformateurs qui ont fondé un « foyer loin du foyer » pour ces hommes étaient motivés tant par l'anxiété que par l'espoir, motivations semblables à celles qui ont conduit un groupe d'experts sociaux progressistes montréalais à mettre sur pied le « Day Shelter for Unemployed Men » durant la dépression des années 1930, étudié par Anna Shea et Suzanne Morton. En fait, les deux institutions cherchaient à minimiser les dangers qu'un grand nombre d'hommes de la classe ouvrière errant dans les rues de la ville étaient censés représenter pour les femmes et pour l'ordre public. Toutes deux cherchaient aussi à fournir aux hommes sans foyer des endroits sûrs et un certain confort domestique, en plus de voir à ce qu'ils pratiquent leur religion et de veiller à leur discipline. Comment, se demandent les auteurs, les réformateurs qui géraient certains de ces foyers encourageaient-ils certains traits identitaires masculins et en minimisaient-ils d'autres? Comment, se demandent-ils également, les hommes réagissaient-ils face à ces situations, y résistaient-ils ou ont-ils tenté de subvertir les buts visés par les réformistes?

Le rapport à la mort a considérablement varié selon le temps et les cultures comme le montre la propension des Canadiens du XX<sup>e</sup> siècle à la nier<sup>44</sup>. Les deux essais qui abordent la mort, les funérailles et le veuvage mettent l'accent sur le XIX<sup>e</sup> siècle, une période décrite par les historiens comme l'une des plus extravagantes en matière de funérailles et de deuil et durant laquelle les rituels étaient davantage publics et enracinés dans la famille, la religion et la communauté qu'aujourd'hui.

---

<sup>44</sup> L'étude classique mais contestée de ce domaine de recherche en pleine expansion est celle de Philippe Aries, *L'homme devant la mort*, Paris, Éditions du Seuil, 1977. Voir aussi : Philippe Aries, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident : du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1975. Pat Jalland considère comment l'élite britannique intègre des considérations sur le genre dans *Death in the Victorian Family*, New York, Oxford University Press, 1996.

Brian Young et Bettina Bradbury observent comment la mort marquait un temps durant lequel les identités de classe, de genre, de soi, de famille et de citoyenneté s'affirmaient et durant lequel de nouvelles identités étaient assumées. Brian Young se demande comment les élites protestantes de Montréal utilisaient leur pouvoir pour façonner les institutions culturelles de sorte que leur influence et leurs identités religieuse, nationale et de classe soient maintenues, non seulement durant leur vie, mais aussi après leur mort. Quant à elle, Bettina Bradbury cherche à comprendre comment, à partir de la mort de leur mari, les femmes assumaient leur nouvelle identité et comment leur appartenance de classe et leur âge, tout autant que la loi et la coutume marquaient cette transition du statut de femme à celui de veuve.

L'une des plus importantes figures identitaires émergentes du XX<sup>e</sup> siècle a été celle de l'adolescent. Même si des chercheurs ont récemment annoncé la fin de l'adolescence, les historiens estiment que le XX<sup>e</sup> siècle représente une période féconde pour étudier les jeunes et la formation des identités. À Montréal, comme ailleurs, la possibilité que la jeunesse s'égaré et compromette la réputation de leur famille, de leur classe sociale, de leur ethnie ou de leur groupe religieux a incité la création de nombreuses institutions de socialisation, de surveillance et de contrôle. Marie-Ève Harbec, Tamara Myers et Karine Hébert examinent comment certains moyens utilisés pour maîtriser la catégorie discursive de la jeunesse et des jeunes gens, laquelle englobe le corps, les idées et les actes, sont devenus des alliés cruciaux lors de périodes de bouleversements politiques et sociaux. Ces historiennes se demandent comment les autorités — dans ce cas, les chefs de l'Église anglicane, les administrateurs catholiques et protestants des universités francophones et anglophones ainsi que les travailleurs sociaux et les dirigeants de la communauté juive — ont cherché à former la jeunesse. Quelles sortes d'institutions ont-elles fondées? Qui employaient-elles? Quelles conceptions de l'identité de classe, religieuse et culturelle encourageaient-elles à travers leur entreprise de contrôle des jeunes gens? Nous avons vu que l'élite anglicane de Montréal avait décidé, à la suite du « désétablissement » de leur église dans les

années 1850, de fonder un collège pour filles loin de l'agitation et du danger de la ville; nous avons aussi indiqué que les Montréalais juifs établis ont créé leur propre réseau d'agences de service social pour endiguer les dommages potentiels qu'ils redoutaient si trop de jeunes de la plus récente génération d'immigrants aboutissaient devant les tribunaux provinciaux pour la jeunesse. Cependant, comment les jeunes gens ont-ils articulé leur propre sens de l'identité? Marie-Ève Harbec montre que les jeunes femmes fréquentant le collège anglican étaient encouragées à développer leur identité en tant que membre de l'élite protestante féminine en décorant leur propre chambre dans le collège et en recevant une éducation approfondie qui leur donnait la possibilité de faire une carrière au lieu de se marier. Quant à elle, Karine Hébert montre que les étudiants de l'Université de Montréal et de l'Université McGill ont cherché à affirmer des identités étudiantes différentes de celles proposées par les autorités universitaires, et analyse comment ces identités ont évolué au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Finalement, Tamara Myers cherche à comprendre comment, durant la période de l'entre-deux-guerres, la communauté juive établie a tenté de relever le défi que représentait une nouvelle génération de jeunes immigrants juifs pour la place précaire qu'elle s'était taillée dans cette ville où prédominaient les franco-catholiques et les anglo-protestants.

Victoria de Grazia, une historienne de la consommation soutient que les « acts of exchange and consumption have long been obsessively gendered, usually as female<sup>45</sup> ». À partir de deux perspectives assez différentes, les deux derniers essais examinent les identités d'âge, de genre, de classe et d'ethnicité chez les petits commerçants et les consommateurs. Sylvie Taschereau se demande comment, dans le contexte de la Grande Dépression des années 1930 et de l'expansion des supermarchés, les tenanciers de petits commerces ont concilié leurs identités de travailleurs, membres d'une famille et distributeurs de crédit. Elle étudie des petites épiceries tenues par des familles juives, canadiennes-françaises et

---

<sup>45</sup> Victoria de Grazia, *The Sex of Things: Gender and Consumption in Historical Perspective*, Berkeley, University of California Press, 1996, p. 1.

anglo-protestantes dont la survie dépendait des liens de confiance, fondés sur le crédit, qu'ils avaient construits avec leurs voisins et leurs fournisseurs. Pour sa part, Jarrett Rudy, cherche à comprendre les questions de genre et de l'identité dans le contexte du développement d'un marché de masse de la cigarette qui faisait partie de plus vastes transformations de la citoyenneté libérale. Il montre que les anciennes associations entre les produits du tabac et les hommes, les prostituées et femmes racialisées, se sont effondrées au moment où fumer la cigarette est devenu respectable. Les films, la publicité et les femmes elles-mêmes ont été des éléments importants dans ce processus contesté.

Nous souhaitons remercier le FCAR, maintenant le FQRSC, et le SSHRC pour leur appui financier essentiel à notre recherche collective.